

## Lettres de fortune | Édito



**Nina Ferrer-Gleize**  
**Audrey Ohlmann**  
**Andrée Ospina**



### Lettres de fortune

- 1 Bill Gates (né en 1955) est un entrepreneur et informaticien états-unien, connu notamment pour avoir créé en 1975 la compagnie Microsoft. Selon le classement Forbes, il était en 2019 le deuxième homme le plus riche du monde.
- 2 Winslow Homer est un peintre états-unien (1836-1910), réputé pour ses peintures marines. Le tableau *Lost on the Grand Banks* [Perdus sur les grandes crêtes] date de 1885.
- 3 Le doris est une petite embarcation de pêche en bois typiquement américaine.
- 4 Allan Sekula, *Dear Bill Gates*, 1999 [nous traduisons]
- 5 Allan Sekula, *Fish Story*, Richter Verlag, Düsseldorf, 2002, p. 202 [nous traduisons]
- 6 Allan Sekula, *Between the Net and the Deep blue sea. Rethinking the traffic in photographs* [Entre le filet et la mer bleue et profonde. Repenser le trafic en photographie], October, Vol. 102 (Autumn), 2002, p. 4-6 [nous traduisons]. En anglais, le mot *net* peut signifier tout autant le filet de pêche qu'Internet.
- 7 *Ibid.*

En 1999, l'artiste et théoricien américain Allan Sekula (1951-2013) se rend à la nage aux abords de la maison de Bill Gates<sup>1</sup>. De cette performance, il conserve un triptyque de photographies où l'on voit d'abord de loin la côte et la maison ; puis l'artiste nageant dans l'eau ; enfin, le bateau d'où il a vraisemblablement sauté. Ces images sont accompagnées d'une lettre :

Cher Bill Gates,

30 novembre 1999

L'autre jour, je suis passé à la nage devant votre maison de rêve, mais je ne me suis pas arrêté pour frapper à la porte. Pour être honnête, j'ai eu un peu peur de vos détecteurs sous-marins. J'aurais aimé jeter un œil au tableau de Winslow Homer, *Lost on the Grand Banks*<sup>2</sup>. C'est une magnifique peinture mais laissez-moi vous dire, en tant qu'ami et fervent citoyen, qu'à 30 000 000 \$, vous l'avez payé trop cher. LE PRIX LE PLUS ÉLEVÉ JAMAIS PAYÉ POUR UN TABLEAU AMÉRICAIN !!! Pourquoi êtes-vous si intéressé par un tableau de deux pauvres pêcheurs à bord d'un doris<sup>3</sup>, momentanément soulevés au plus haut de la houle, scrutant un mur de brouillard ? Ils sont probablement plus haut qu'ils ne le seront jamais, à moins que l'agitation de la mer n'empire. Ils vont mourir, vous savez, et ce ne sera pas une belle mort. Et vous, Bill, quand vous êtes sur le Net, êtes-vous perdu ? Ou retrouvé ? Et nous tous - perdus ou retrouvés - sommes-nous dessus, ou dedans ?

Votre ami<sup>4</sup>.

À partir de la fin des années quatre-vingt, Allan Sekula s'est attaché, à travers de nombreux projets, à rendre compte des « géographies imaginaires et matérielles du capitalisme avancé<sup>5</sup> », en s'intéressant plus particulièrement au milieu maritime, aux flux de marchandises à bord de cargos et de porte-conteneurs, à la dégradation des conditions de travail des pêcheurs, des marins et des ouvriers travaillant sur les docks.

En s'adressant à Bill Gates, Allan Sekula explique s'être tourné vers « l'homme qui incarne aujourd'hui le paradigme de l'archiviste global, le facilitateur de la nouvelle virtualité<sup>6</sup> ». Il poursuit : « je me suis fait un devoir de taper la lettre à la machine [...]. Le [...] geste renvoie à un monde où les communications étaient plus lentes. *Autrefois*, les lettres devaient composer avec le temps, avec « pluie et neige et chaleur » comme on pouvait le lire sur le vieux slogan de la U.S. Post Office. [...] À une époque qui renie l'existence même de la société, insister sur la scandaleuse [...] « connectivité » du monde, sur l'impitoyable broyage qui se cache sous la douce [...] liquidité du marché, revient à se mettre dans la position d'un nageur dans l'océan, synchronisant ses mouvements avec la houle, immergeant une oreille puis l'autre à chaque respiration, pour entendre le grondement profond des pierres roulant tout au fond de l'eau.<sup>7</sup> » Lutter, tout en se laissant porter, ou bien se laisser porter, en luttant ; le tout en faisant face à des forces plus grandes que nous, plus profondes, obscures et menaçantes.

Quoi de mieux, pour ouvrir ce sixième numéro de *Talweg* portant sur la notion de *distance*, que de parler d'une lettre ? Quoi de mieux que d'évoquer un peintre appelé Homer, nous rappelant au poète grec et à son Odyssée originelle ? Quoi de mieux que le récit d'un trajet à la nage, d'un temps passé dans l'eau entre le bateau et le rivage ?

Les distances qui se déploient et se tissent dans ce sixième numéro de *Talweg* ont été explorées avec cette énergie du nageur. Il a fallu de l'endurance. Presque deux années se sont écoulées depuis *Talweg 05* ; c'est que la conception de chaque numéro est une traversée, dont on ne peut prédire à l'avance la durée, le dénivelé, le relief ou les conditions météorologiques. Et nous aimons ce temps du voyage, ce temps irréductible du déplacement, du passage d'un numéro à l'autre ; c'est dans les distances, dans les temps longs, que les choses se construisent.

Les auteur-ice-s et artistes rassemblé-e-s dans *Talweg 06* éprouvent la notion de distance en prenant pour point de départ l'endroit d'où elles parlent ; sur la route, leurs propositions rencontrent celles des autres, faisant de ce numéro un lieu de traverses, d'échos, de rebonds. L'ensemble de l'édition pourrait être vu à la fois comme une course

de relais et un match de football ; chacun emboîte le pas de quelqu'un d'autre et en même temps, tout le monde se croise sur le terrain. Ce faisant, les distances sont organiques et multiples : elles ont une plasticité, elles se tendent, se distendent. Distances familiales et linguistiques chez Lise Dua et Valeria Carrieri ; distances astronomiques chez Caroline Corbasson et Danielle Alloin<sup>8</sup> ; distances interespèces chez Tiphaine Monange et Élise Tourte ; télescopages entre espace et temps, réel et virtuel chez Antoine Lejolyet, Alain L'Hostis, Louise Druhle et Vincent Dumas<sup>9</sup> ; distances géographiques, culturelles et diplomatiques chez Mathilde Gintz ; insularité terrestre et maritime chez Marjorie Le Berre, Fabien Clouette et Esteban Richard<sup>10</sup> ; objets parlants et en transition chez Stéphane Le Mercier, Gaëlle Cressent et Claire Hannicq. Au cours de la préparation de ce numéro, nous avons formé, dé-formé, re-formé des duos, des trios d'auteur-ice-s et d'artistes. Nous les avons rapprochés puis éloignés dans le chemin de fer<sup>11</sup> ; nous les avons déplacés puis replacés. La conception graphique de l'édition a été réalisée par Thomas Leblond, qui se joint ainsi à l'ensemble des auteur-ice-s de ce numéro. Ce travail s'est construit dans les allers-retours entre les propositions ; le livre devient alors un vaste espace où les itinéraires à emprunter sont multiples.

*Talweg 06* s'ouvre sur une phrase de Claude Horstmann, qu'on peut lire comme un présage : « on était tellement ailleurs ». *Ailleurs* n'est pas une destination ; ce n'est pas se rendre quelque part qui compte, mais éprouver les distances, le proche et le lointain qu'on re-négocie sans cesse.

Pour cela il faut du souffle, et celui-ci parcourt l'édition, qu'il s'agisse des partitions de Matthieu Saladin évoquant les parcours migratoires actuels, déplaçant ainsi la façon dont on les perçoit ; ou encore des baleines néo-zélandaises dont parlent Vincent Chevillon et Jade Tang, qui bien qu'éteintes continuent d'exister et de se faire entendre.

Le titre de la photographie de Vincent Chevillon, *A Lack of Hearing*, pourrait être traduit par « Un manque d'écoute<sup>12</sup> ». Quand les distances temporelles, géographiques, sociales et politiques grandissent, on a du mal à bien écouter, et on a surtout du mal à se faire entendre. Concevoir un numéro sur la distance, et sur les strates de significations auxquelles elle peut renvoyer, c'est inviter à prêter l'oreille, à être attentif·ve aux manifestations multiples de ce qui cherche à s'exprimer autour de soi ou en soi. Parlant ou non, le monde dit quelque chose : il faut écouter le moindre petit phénomène et la bruyante catastrophe, le craquement du sol sous nos pas, le souffle ténu de son voisin, le gémissement de son chien, le dialecte de sa grand-mère, le silence des objets inanimés – téléphone, poinçon ou masse de plomb. Il faut être comme Allan Sekula, sautant d'un bateau, attentif au rivage autant qu'au bruit des cailloux au fond de l'océan qui parvient à ces oreilles.

Le monde maritime traverse ce numéro de *Talweg* ; il semble qu'il incarne aujourd'hui le lieu de nos contradictions et de nos tensions. Lieu d'échanges, de transports, de flux, on l'exploite et le détériore sans le connaître entièrement. Entre ce qu'il se passe à sa surface et l'opacité des profondeurs, la mer semble remplie d'indices à prendre en compte dans un monde à la dérive. Les flux ininterrompus d'Internet transitent via d'énormes câbles enfouis sous la mer ; les porte-conteneurs transportent des marchandises conçues aux États-Unis, fabriquées en Asie, vendues en Europe. C'est dans ce contexte que s'inscrit la lettre plus ou moins anonyme écrite à Bill Gates par Allan Sekula ; c'est une bouteille à la mer, adressée à qui voudra bien l'entendre. Par l'acte vain de nager vers le rivage, l'artiste relie deux parties du monde qui ne s'écoutent plus. Il y a d'un côté un multimillionnaire qui investit une somme démesurée dans un tableau, et de l'autre des pêcheurs dans la tourmente. Entre, dans la distance, il y a ce qui s'écrit, ce qui se dit, ce qui s'exprime. Soyons attentif·ve-s.

*Talweg 06* est à prendre comme un ensemble de lettres d'où émanent différentes voix. Il s'adresse à tou·te-s ceux qui voudront bien s'en saisir. Il bruisse des expressions multiples du monde, que nous écoutons.

Dear Bill Gates,

November 30, 1999

I swam past your dream house the other day, but didn't stop to knock. Frankly, your underwater sensors had me worried. I would have liked to take a look at Winslow Homer's *Lost on the Grand Banks*. It's a great painting, but, speaking as a friend and fellow citizen, at \$30 million you paid too much.

HIGHEST PRICE EVER PAID FOR AN AMERICAN PAINTING!!!

So why are you so interested in a picture of two poor lost dory fishermen, momentarily high on a swell, peering into a wall of fog? They are about as high as they're ever going to be, unless the sea gets uglier. They are going to die, you know, and it won't be a pretty death. And as for you, Bill, when you're on the Net, are you lost? Or found? And the rest of us—lost or found—are we on it, or in it?

Your friend.<sup>13</sup>